

### On ne devient pas Radical impunément.

LE BILL DÉFRANCHISANT LES EMPLOYÉS PUBLICS.



BAPTISTE—Dis-donc, Mercier, t'es pas fou le casque! tu as des amis dans le tas!

MERCIER—J'envoie fort! moins il y aura d'hommes instruits qui auront droit de vote, moins j'aurai d'opposants et plus je serai certain de remporter les élections.

PASSEPARTOUT

SOBEL, 2 MARS, 1889.

D'estoc et de taille!!!



UE les hommes sont donc drôles ? Jamais rien ne leur plaît ! Au moins il faut donner cela aux femmes, elles se contentent de peu. Laissez-les à la

maison avec leurs enfants si elles en ont, elles déferont les ennues de la plus grande tempête, et si elles n'ont pas de mioches, eh bien un petit chien ou un petit chat rencontrera encore une part dans leur affection du foyer, en dépit des plus grands courroux.

Les hommes ne sont pas ainsi ; loin de la maison qui leur pèse sur les épaules, ils se tiennent à l'hôtel du coin, à la table de jeu, à combiner des amusements, courses, voyages, excursions, que sais-je ? Et tout cela dans le but de s'amuser seuls sans la participation de leurs pauvres femmes.

Pas plus tard que mardi dernier, ils comptaient ces chers hommes de Sobel, sur des courses splendides, ils devaient s'en donner leur soul, mais ils comptaient sans une tempête qui eut bien vite banni toutes leurs espérances comme elle chassait au loin des avalanches de neige qui s'élevaient en montagnes, comme pour dire aux chevaux qui entraient en lice "Osez donc", ou "Vous n'irez pas audelà".

Et voilà pourquoi le 19 et 20 février derniers nous n'avons pas eu de courses au grand mécontentement de bien des gens du sport, vous devez le comprendre.

Ça me fait penser en voyant la colère, le désappointement de tout le monde intéressé à ce conte que l'on m'apprend dans ma jeunesse et dont je ne me rappelle qu'imparfaitement les détails, mais j'en retiens le gros et vous le narre :

SOYONS CONTENTS DE NOTRE SORT.

Conte indien

Il y avait une fois un homme qui tailait des pierres dans un roc. Long et dur était son labeur, très petit son salaire, et il souffrait de sa rude tâche, et il gémissait, et un jour il s'écria :

— Oh ! que ne suis-je assez riche pour pouvoir reposer sur un baleh baleh (un lit) avec des Klamboo (des rideaux). Alors un ange descendit du ciel et lui dit :

— Que ton vœu soit accompli. Et il fut riche, et il reposait sur un baleh baleh, et ses Klamboo étaient en soie rouge.

Et voilà que le roi du pays arrive avec des cavaliers devant son chariot, des cavaliers derrière et le bajong (ombrelle) d'or sur sa tête.

Et l'homme riche se sentit attristé à ce spectacle, et il soupira et il s'écria : — Oh ! si je pouvais être roi. Et l'ange descendit du ciel, lui dit :

— Que ton vœu soit accompli. Et il devint roi et il se promenait avec des cavaliers, et un bajong sur la tête. Et le soleil se leva et éclaira d'une telle sorte que par ses ardents rayons l'herbe était desséchée.

Et le roi gémit de cette chaleur et dit qu'il voudrait être comme le soleil. Et l'ange descendit du ciel, lui dit :

— Que ton vœu soit accompli. Et il fut transformé en soleil et il dardait ses rayons de tous côtés sur la terre, flamboyant sur le gazon, et sur le visage des princes.

Et voilà qu'un nuage s'éleva dans les airs et cache sa lumière. Et il s'irrita de voir ainsi son pouvoir comprimé, et il s'écria qu'il voudrait être changé en nuage.

Et l'ange descendit du ciel, lui dit : — Que ton vœu soit accompli. Et il devint nuage. Il se plaça entre le soleil, et la terre, et le gazon reverdit.

Et le nuage s'ouvrit et de ses flans coulèrent des torrents d'eau qui inondèrent les vallées, dévastèrent les moissons noyèrent les bestiaux.

Et ils tombèrent à grands flots sur un roc sans pouvoir l'ébranler. Et le nuage s'écria :

— Ce roc est plus puissant que moi, je voudrais être ce roc. Et l'ange, descendant du ciel lui dit :

— Que ton vœu soit accompli. Et il fut changé en roc et la violence de la pluie ne pouvait l'émouvoir.

Et voici venir un ouvrier qui se met à frapper sur le roc avec son marteau et en détache de gros morceaux.

Et le roc s'écria : — Cet ouvrier est plus puissant que moi. Je voudrais être cet ouvrier. Et l'ange descendit du ciel, lui dit : — Que ton vœu soit accompli.

Et le pauvre homme, transformé tant de fois, redevint le tailleur de pierres, et travaillant rudement pour un mince salaire, vit au jour le jour, content de son sort.

En descendant les degrés de la salle du Théâtre je voyais le père L... qui y allait tranquillement à chaque marche.

— Hé ! Hé ! lui dis-je, nous nous faisons vieux, on ne descend pas aussi lestement qu'il y a vingt ans ? — Que voulez-vous me répond-il, il faut bien s'y résigner, puisque vieillir est le seul moyen de vivre longtemps.

Les coquilles mes amis, oh ! les coquilles ! elles abondent à la veille du carême ; elles sautillent dans les journaux et le PASSEPARTOUT n'en est pas à l'abri : et elles sont apprêtées à toutes les sauces : voici qu'un compositeur malin qui a eu des comptes sévères à régler avec la coquille s'est amusé à accumuler dans les vers suivants toutes les espiègleries qu'elle s'était permises à son endroit :

A LA COQUILLE.

Je vais chanter tous tes hauts faits Je veux dire tous tes forfaits Toi qu'à bon droit je qualifie Fléau de la typographie S'agit-il d'un homme de bien Tu m'en fais un homme de rien Fait-il quelque action insigne, Ta malice le rend indigne, Et par toi sa rapacité, Le transforme en rapacité. Que sur un vaisseau quelque prince, Visite nos ports en Province, D'un brave et fameux amiral, Tu fais un fameux animal, Et son émotion visible, Devient émotion risible. Un savant maître fait des cours Tu lui fais opérer des tours, Il parle du divin Homère, O sacrilège ! On lit Commère ? L'amphithéâtre et ses gradins Ne sont plus que d'affreux grébins, Le professeur cite Aristote, Tu dis le professeur radote, Puis s'il allait s'évanouir. Tu les ferais s'épanouir Léonidas aux Thermopyles, Montrât-il un beau dévouement, Horreur ! voilà que tu jubiles, En lui donnant le dévouement.

Si maintenant je passais à un sujet de tous les jours, qui n'a sans doute pas le mérite de passer aux Progrès artistiques sous la forme conçue, mais qui est une histoire politique vraie de ce qui se passe de nos jours ; "Mêlez-vous de vos affaires" ou "Ne vous mettez pas le nez là où il n'a pas à se fourrer." Lisez ce conte, mes chers lecteurs, c'est toute l'histoire de nos gouvernements, je l'intitule :

UN CONTE SANS INTÉRÊT.

- 1. Il était une fois un mari. 2. Qui souvent malmenait sa femme. 3. Plus souvent que ne le permettaient les bonnes mœurs et le code civil. 4. Quelquefois, il joignait les coups aux injures. 5. Et comme si du côté de la toute puissance est la barbe, du côté de la faiblesse est le glissement. 6. La femme s'en donnait à gorge-joie. 7. Un jour, elle pleura, gloussa, croassa, miaula, hurla, barretta. 8. Pardon, Mde. Sanschagrin. 9. Tant et si bien qu'un voisin s'en émut. 10. Et dit au mari : Monsieur, 11. Il faut battre sa femme mais il ne faut pas l'assommer. 12. Il n'est rien de tel qu'une phrase simple. 13. Four ramener à la raison les cœurs égarés. 14. Le mari et la femme subitement conciliés. 15. Unirent leurs griefs pour flanquer une tripotée au voisin indiscret. 16. Lequel fut pour toujours dégoûté de ces belles choses appelées INTERVENTION ! PACIFICATION ! MORALISATION ! 17. Vous pouvez, mes lecteurs, sans arrière pensée, rire de cette histoire, qui se passe tous les jours : 18. D'abord, elle n'est pas de moi. Elle est de Molière. Elle est celle de nos gouvernements.

Passons aux choses plus sérieuses : Qu'est-ce qu'une mauvaise action, demandait l'autre jour un employé de la Cie. Richelieu à un autre employé. — Une mauvaise action, répond celui-ci, ça doit être une action qui ne porte pas de dividende. — Gros fin, dit l'autre, on voit bien que t'appartiens à la Compagnie.

C'était à Québec, à l'hôpital militaire. Le chirurgien fait sa visite : — Eh bien ! No. 3, comment nous portons-nous ce midi ?

— Ah ! Major Docteur, j'ai une faim de cheval.

— Une faim de cheval ! Bravo ! ..... Brigadier d'ordinaire, vous marquerez une botte de foin de plus pour le No. 3 qui a une faim de cheval.

Les histoires d'autrefois, ont encore du bon quoiqu'elles ne se sentent pas.

Le célèbre marquis de Boissy renommé par ses incertitudes de tribunaux, avait souvent maille à partir avec le président de la chambre des pairs.

M. Pasquier, fort âgé à cette époque était affligé d'une infirmité très fâcheuse pour ses voisins, cette infirmité consistait à laisser échapper certains bruits indiscrets qui se sentent mieux qu'ils ne peuvent se dire.

Or, un jour M. de Boissy descendant de la tribune, fit un faux pas et faillit tomber.

— Allons, il faudra qu'on mette ici un garde-fous dit M. Pasquier, le président d'un air très narquois.

— On fera bien mieux d'y mettre un parapet, répondit M. de Boissy.

Melle. Cunégonde était fortement enrhumée l'autre soir : — Saperlotte ! disait-elle à son ami Billau-deau, que je suis grippée ! Qu'est-ce que tu fais donc, toi, quand tu es enrhumé ? — Moi, quand je suis enrhumé, eh bien... je tousse.

C'est la dernière, mais la plus à la mode : C'était à la sortie d'une messe de mariage :

— Y avait-il de jolies toilettes ? — Adorables, des robes claires, d'une richesse éblouissante. — La mariée était en blanc ? — Naturellement. — Et le mari ? — Lui ? en foucé. — Moi aussi.....

RASTORCHINE.

C'que c'est que d'écrire en Français.

Nous lisons dans le Progrès de l'Est : Un de nos abonnés anglais nous écrit ce qui suit en français. Nous n'y changeons rien, afin que nos lecteurs puissent jouir de l'arôme qui s'exale de ce récit original. Nos compliments à ce fils d'Albion qui se craint point la critique et n'a qu'une chose en vue : instruire et amuser ses semblables. Encore !

"Ayant été invité à une Veyé quelque soir passé, et parmi le nombre assemblé il y avait un Vieillard de cent ans qui était présent, il ne savait pas au juste son âge car l'Eglise où il était Baptisé a été détruite par le feu dans 1812 et son Baptême a péri en même temps et dans le temps il était Homme fait.

"Le vieillard racontait son arrivée à Shalbrook" Il avait peu de maison je l'assure, et les grecienne Band était rare (Rire) la place était pas nommée, mais on appelait ça les Haut.

"Après tes années il a venu un anglais s'établir là du nom de Chall-Brooke, il était aimé de tout le monde, il employait tout les pauvres gens et il les payait comme la Banque, quand que Chall-Brooke a arrivé, la mi-ère a pris sa fuite.

"Le gouverneur un jour a venu, il attendu parlé de cette Honnête Homme. Le gouverneur lui a dit mons Chall-Brooke je attendu que tu bien te toi, tes bons pour les Pauvres, et maintenant je vas nommé le Village après votre nom ils sera toujours connu sur le nom de Chall-Brooke.

"Et cela continuait le Pere " comment c'est se faite.

"L'as-embli " en chorus". Dis moi donc ont ne le savait pas.

"C'est de même que l'Histoire devrait se faire, mais malheureusement cest généralement aux contraire."



Tribunaux comiques.

LANON ET BÉRANGER.

LANON porte son nom le plus consciencieusement. Jamais figure plus inapte, plus effarée, plus ahurie ne s'est présentée à la barre d'un tribunal correctionnel ; et, Dieu merci, l'on sait si les idiots y abondent !

Ce pauvre Lanon vient se plaindre d'avoir été battu comme un âne par son ami Béranger.

Le président.—Lanon, êtes-vous partie civile ? Lanon.—Mon juge, je me nomme Jean-Thomas Lanon.

Le président.—Je vous demande si vous êtes partie civile ?

Lanon.—Si je suis "parti de Séville ?" Non, mon juge, j'suis de Bougion, en Lorraine. C'est-à-dire non je ne suis pas de Bougion, mais.....

Le président.—Ecoutez-donc bien la question que je vous adresse : Vous avez porté une plainte contre Béranger ? Lanon.—J'ai dit ben !

Le président.—Eh bien ! demandez-vous de l'argent ?

Lanon.—Jamais, jamais ! je ne suis pas mendiant, grâce au ciel, j'ai des moyens et un état.

Le président.—Je vois qu'il faut y renoncer.

Lanon, effarouché.—A mon état ? Le président.—Non ; mais à tirer de vous une réponse raisonnable.

Lanon.—Ah ! bé dam ! j'suis pas un savant, moi.

Le président.—On s'en aperçoit..... Voyons, que vous a fait le prévenu ?

Lanon.—C'est pas le pré-venu qu'il s'appelle, c'est Béranger. Tant il y a qu'il m'en a donné et redonné ! qu'il m'a tapé et retapé partout.

Le président.—Pour quel motif ? Lanon.—Ah ! bé dam ! je ne sais pas.

Le président.—Connaissez-vous Béranger ?

Lanon.—Que trop, crédié ! Le président.—Je vous demande s'il est votre ami.

Lanon.—Avant qu'il me cogne, j'dis pas ; mais une fois tapé, bernique ! fini ! connais plus !

Le président.—Et vous, Béranger, nous direz-vous pourquoi vous avez maltraité votre ami ?

Béranger, gravement.—Voilà : étant le long du mur, la culotte à la main, au respect que je dois à la justice.....

Le président.—Continuez. Béranger.—Il m'a poussé dedans ; ça m'a vexé, j'ai riposté, voilà.

Le président.—Lanon.—Vous entendez ; vous aviez provoqué les coups qu'on vous a donnés..... vous l'aviez poussé.

Lanon.—Jamais. Le président.—Je ne dis pas que vous le poussez toujours.

Lanon, avec un entêtement digne de ses homonymes.—Jamais, jamais, jamais ! Malgré la persistance opiniâtre du plaignant, Béranger est acquitté. Il prend sa canquette, fourre ses deux mains dans ses poches et se retire impassible.

Lanon reste un moment étourdi de cet acquittement comme d'un coup de bâton qu'il aurait reçu sur la tête. L'audancier lui frappe sur l'épaule et l'invite à quitter la place où il semble cloué. Lanon le regarde avec de grands yeux bêtes, puis se dirige vers la porte, en répétant du ton du plus profond désappointement : "Ah bé ! ah bé ! ah bé ! ah bé ! ah bé ! j'perds donc mon procès ! ! !"

VARIÉTÉS.

Notre ami Henriot, de l'ex-Petit Gaulois de Mexico ayant refusé net de payer les 40 dollars d'amende aux quels il avait été condamné lors de son procès avec le vicomte de Fausse-Bihette, fut réintégré pour huit jours à la prison nationale de Belem qu'il doit maintenant connaître par cœur.

Les huit jours expirés, il s'écrie dans son premier numéro d'avril, tout décoré de poissons plus comiques les uns que les autres.

"Eh bien, ils sont gentils, mes amis ! Sur dix que j'ai rencontré en sortant de prison, neuf et demi se sont écrit :

— Comment on t'a lâché, déjà ? Est-ce un reproche ?

Du même :

Un peu de statistique : Un pensionnaire de Belem-Hotel, doué sans doute d'une patience de bénédictin, a calculé le nombre approximatif de haricots que reçoit quotidiennement chaque prisonnier pour sa ration.

La moyenne exacte est de 142. Multipliez ces 142 haricots par les 2,200 exécutants, hommes ou femmes qui peuplent les salles de concert de l'endroit, et imaginez-vous ce que Zola jouerait de pouvoir faire une visite à ce Conservatoire National de Musique mexicain !

L'ADE BAUCHE

RÉDACTEUR EN CHEF.

GLANURES.

A l'Hippodrome, au moment où un dompteur foutra sa tête dans la gueule énorme d'un lion idem :

— En v'là un roi du désert qui doit souffrir, s'écrie Gavroche, si y n'aime pas l'odeur de la pommade !

Un voyageur de commerce s'est fracturé la jambe en route ces jours derniers.

Sa maison lui a immédiatement en voyé de l'argent à l'endroit où l'accident lui est arrivé.

— Messieurs, écrit aussitôt notre homme, le docteur m'a remis aujourd'hui l'os de la jambe, et votre banquier celui que vous avez bien voulu m'envoyer..... etc.....

Entre collectionneurs : — On me dit que vous avez poussé jusqu'à cent dix francs un autographe de Napoléon Ter.

— Jusqu'à cent dix francs. — Il était donc bien étonnant ? — Le plus étonnant du monde, vous pouvez le dire, et le plus rare, le plus inconnu.....

— Oh ! il a peut-être bien été imprimé quelque part.

— Jamais. — Qu'en savez-vous ? — C'est un autographe absolument illisible....

Charante éducation : Un monsieur à table fait l'empressé près d'une jeune fille :

— Est-ce que vous aimez le lapin ? mademoiselle.

— Oh ! monsieur, répond l'ingénue les yeux baissés, si c'est une déclaration, il faut vous adresser à ma mère !

Au quartier de cavalerie : — Cavalier, enlevez-moi ce croquin.

— Mais, brigadier, riposte timidement Galuchard, j'ai pas de pelle.

— Pas de pelle !... Vous croyez donc que ce que la nature vous a mis au bout des bras c'est pour effeuiller des marguerites.

Un voyageur de commerce nous certifie avoir vu, de ses yeux vu, ce qui s'appelle vu, l'écrétaire suivant attaché à une voiture :

VOITURE À VENDRE.

Avec la permission de M. le Maire Dont le derrière, repeint à neuf, peut s'ouvrir à volonté.

Fort à l'escrime, au moins en paroles, un des habitués du boulevard ne tarit pas de dissertation, quand il a pu saisir au passage, sur tous les genres de duels.

— Quel prétentieux et insupportable bavard ! disait un confrère qui venait de lui échapper.

— Tout de même une fine lame... — De rasoir !

Un juge de Cour criminelle dans une affaire d'empoisonnement.

— Vous avez cru cacher votre crime jusque dans les entrailles de la terre, mais le cercueil a parlé !

L'accusé se retourne vers son avocat : — Pourquoi dit-on alors : Discret comme la tombe ?

A un guichet de chemin de fer. L'employé, à un voyageur qui demande un billet :

— Premières, secondes ? — Secondes.

— Il n'y en a pas pour ce train-là !

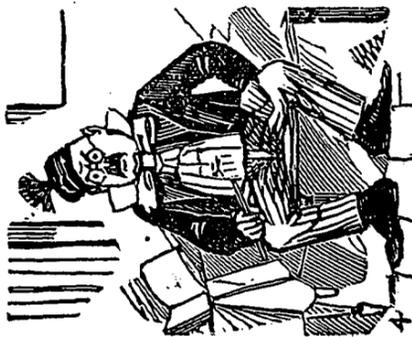
A travers les livres : Henri IV demanda un jour au maréchal de Roquelaure pourquoi il avait si bon appétit quand il n'était que roi de Navarre et qu'il n'avait quasi rien à manger et qu'à cette heure qu'il était roi de France il ne trouvait rien à son goût.

— C'est, lui dit le maréchal, qu'alors vous étiez excommunié, et tout le monde sait qu'un excommunié mange comme un diable.

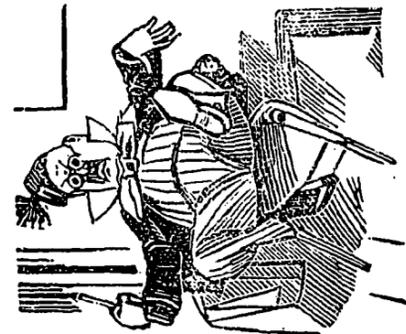
LES DEUX MUSICIENS : ou Le premier et le second étage d'une maison de pension.



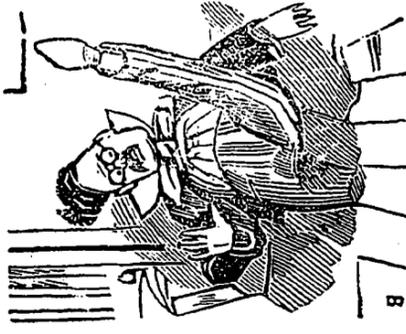
1



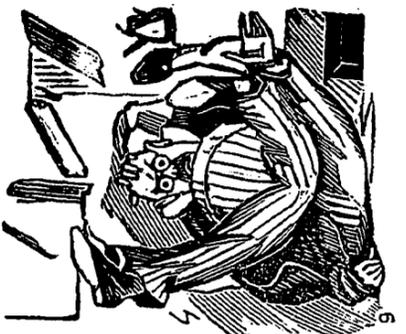
2



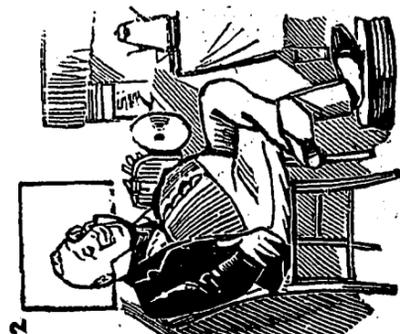
3



4



5



6



7



8



9



10

1. *M. Flutard du 2ème étage.* — Ah ! Je crois que je vais pratiquer un peu ce matin. — Qu'est-ce que ce bruit par la mordiable ? — Qu'est-ce que ce bruit par la mordiable ? — Par cent mille diables ! Que l'enfer soit confondu ! Damnation !  
 2. *M. Flutard du 1er étage.* — Qu'est-ce que je jouerai bien ? Oh ! la "Marche de mon grand père." C'est ça !  
 3. *M. Flutard du 2ème étage.* — Par cent mille diables ! Que l'enfer soit confondu ! Damnation !  
 4. *M. Flutard du 1er étage.* — Par cent mille diables ! Que l'enfer soit confondu ! Damnation !  
 5. *M. Flutard du 2ème étage.* — Par cent mille diables ! Que l'enfer soit confondu ! Damnation !  
 6. *M. Flutard du 1er étage.* — Par cent mille diables ! Que l'enfer soit confondu ! Damnation !  
 7. *M. Flutard du 2ème étage.* — Par cent mille diables ! Que l'enfer soit confondu ! Damnation !  
 8. *M. Flutard du 1er étage.* — Par cent mille diables ! Que l'enfer soit confondu ! Damnation !  
 9. *M. Flutard du 2ème étage.* — Par cent mille diables ! Que l'enfer soit confondu ! Damnation !  
 10. *M. Flutard du 1er étage.* — Par cent mille diables ! Que l'enfer soit confondu ! Damnation !

**Viellies chansons.**

**VI**ELLIES chansons, gais refrains amoureux ou bachiques, flonflons sautillants qui'aves charmé nos grands-pères et nos grands-mères, vous êtes bel et bien enterrés dans la nuit du passé ! Tout récemment on a tenté de vous exhumer. Maie en dépit des efforts de quelques gens de goût que révoltent les turpitudes que l'on dégoise à présent, ô viellies, chansons ! cette tentative suprême n'a point réussi. Vous êtes mortes à jamais, comme les lèvres qui vont ont fredonnées, comme les yeux que vous avez pailletés de lueurs de folie joyeuse, ou vous avez fait rouler quelque larme attendrie.

C'est ainsi, ne vous plaignez pas, mes pauvres viellies filles ! Chaque chose a son temps. Les chansons aussi. Tout passe tout lasse et tout casse. Ce qui faisait pâmer hier paraît lugubre aujourd'hui, et ce qui met en liesse aujourd'hui dégoutera demain — par bonheur.

Seulement qu'il me semble qu'on a été dur envers vous, en constatant que vous étiez trépassées et que rien, pas même les encouragements de M. Sarcey, ne pouvaient vous rendre un peu de vie. A la pénible et triste constatation, l'on a cru devoir ajouter l'insulte.

C'était trop.

Un jeune écrivain de beaucoup de talent s'est chargé de cette vilaine besogne. Sans barguigner, avec la fougue qui caractérise la grande jeunesse, "presomptueuse parce qu'elle n'a pas été humiliée par la vie", il a déversé sur votre tombe deux colonnes du *Figaro*, deux colonnes bien remplies d'épithètes injustes et pas toujours bien venues. Avec une rare félonie, il a choisi quelques extraits, pas les meilleurs, bien entendu, il a dit avec toute l'autorité qu'il possède : Voilà ce que c'était !

Collé, Désauguiers, Panard, Béranger, vous avez un rude ennemi, en M. Jean Ajalbert. Tudieu ! comme il vous nettoie en cinq sec ! Ni esprit, ni verve, maltraitant la langue, ignorant la rime, et plat, plat ! ..... C'est-à-dire que la platitude même n'est rien à côté de vous. Vraiment il fallait que les générations que vous avez charmées fussent bien stupides, les malheureuses ! Il est vrai de dire, à leur décharge, qu'elles étaient bien forcées de se contenter de ce qu'elles avaient.

Elles ne connaissaient point les divins chansonniers qui nous ont donné l'*Amant d'Amanda*, l'*un pied qui r'mue*, *Titiine vend de la chandelle*, *En revenant à la Revue*, et tant d'autres délicieuses chansonnettes où l'art le dispute à la finesse des pensées. Ah ! combien cela vaut mieux que le *Roi d'Yvetot*, *Ma grand-mère*, *Monsieur le sénateur*, *Madame Grégoire* ! Combien cela est supérieur à *Ma vigne*, aux *Beuifs*, aux *Sapins*, à *Mère Jeanne*, au *Chant des Ouvrières* ! Est-ce que ces deux vers :

Le glaive brisera le glaive,  
Et du combat naîtra l'amour.

ou ceux-ci :

Au matin ma vigne en sa fleur  
D'une fillette à la paleur.

avaient le seul que voici :

Moi j'cass' des noisset's en m'asseyant d'sus

Eh ! mais, ce n'est pas possible. Ce sont là des vers de Pierre Dupont, et c'est un grand poète. Vous faites erreur. Jamais personne n'a pu écrire que le chanteur des paysans n'était qu'un mirlitonner ! va s'écrier le lecteur. Pardon, je vous assure que ça été écrit, par Jean Ajalbert, poète lui-même, et poète très subtil, très délicat. Jalouse de métier, alors ? Que non pas ! L'œuvre de Pierre Dupont — je lui passe Béranger, vous voyez que je suis bon prince — est très sincère. D'ailleurs n'aurait-on être jaloux de ce que l'on méprise ?

Mais voilà, Pierre Dupont était simple, sa poésie coulait de source ; il la frappait dans de beaux vers harmonieux et sonores, sans fioritures, et le modernisme ou le décadentisme des rimeurs nés d'avant-hier, adore la fioriture. Si un vers n'est pas un tantinet incompréhensible, il n'a pas la moindre valeur. Or, Dupont est clair comme le pur cristal, accessible à l'entendement de tous ; il n'est pas névropathe et maligneux. Donc, c'est un pas grand'chose en littérature. *Il ne compte pas.*

Ô viellies chansons, et vous vieux chansonniers, ne vous alarmez point trop. Nombre de vos détracteurs seront tombés dans le noir oubli qu'on parlera encore de vous, ne fût-ce que pour en médire. Et comme beaucoup de gens, un peu bébêtes sans doute, puisqu'ils ne sentent pas les beautés de la décadente littérature, je vendrais, pour ma part de gloire avoir rimé l'un de vos couplets ; celui-ci par exemple, si médiocre soit-il en son enthousiasme bachique :

Lorsque dans la cuve sacrée,  
Le raisin devient la liqueur  
Dont notre gorge raturée  
Fera jaillir un chant vainqueur,  
Je bénis les chères mémoires  
Des bons ancêtres au cœur pur  
Qui, pour charmer nos heures noires,  
Ont planté des cepes sous l'azur !

**La politique au "Tintamarre"**

Paris est la ville des scies. Il en voit naître tous les jours. C'est à donner des calvities, Aux pèlerins de peau d'ours. Seigneur, que de péripéties, Que de potins, que de discours ! Pourtant le temps des facéties Ne devrait pas durer toujours. Après Guillaume et le kronprinz, Wilson-Limousin dont on grince, Après Tirard, vieil horloger, Hélas ! du fond du Puy-de-Dôme, Bien loin de la place Vendôme, Voici revenir Boulanger !

Enfin, que lui reproche-t-on A Boulanger, ce militaire Que l'on mènerait au bâton, Si l'opinion laissait faire ? Voyons, ministres de carton. Voyons, président très austère, Austère à dégoter Caton, Expliquons-nous sur ce mystère : Vous voulez voir un dictateur, Peut-être un futur empereur, Dans ce général populaire ; Mais, cochers du char de l'Etat, Boulanger n'est qu'un bon soldat D'un patriotisme exemplaire !

« Indifférent aux actions Dont l'éclat apporte la gloire, J'aurai des satisfactions Que ne donne pas la victoire, Si, dans mes populations, Mon règne, de façon notoire, Répand des bénédictions Dont me tiendra compte l'histoire. » Tels sont les mots que Frédéric Vient d'envoyer — ou presque sic — A son Bismark en un message. Pour un empereur allemand Ecrivain à l'ogre gourmand, C'est bien trop beau, c'est bien trop sage

Monsieur Carnot, en président, Veut visiter toute la France. De l'orient à l'occident Il veut entendre sa souffrance. Il espère, même à Sedan, Un accueil plein de déférence. Mais, hélas ! le Français ardent A parfois la rancune rance. Il aura bien des agréments De Lille à Pau, de Tulle au Mans, Dans la Perche, dans le Bocage, S'il peut ouïr, sans enragier, Les cris de : "Vive Boulanger !" Tout le long de son long voyage.

**La succession d'une vieille fille.**

**U**N VIEN de procéder à Richmond, comté de Berkshire (Massachusetts), à l'inventaire de la succession d'une vieille fille, morte récemment dans cette localité, miss Catherine Peirson, qui passait, à juste titre, pour une originale.

Miss Peirson était peut-être la femme la plus connue du comté de Berkshire. On la savait riche, et elle ne manquait jamais de se montrer aux expositions de bétail et aux foires du comté dans des toilettes extravagantes, ou du moins que l'on considérait comme telles, parce que l'on ignorait généralement qu'elles avaient été à la mode, il y a cinquante ans.

De plus miss Peirson était couverte de diamants d'une grande valeur, mais tous avec des montures anciennes.

Aussi miss Peirson faisait-elle sensation chaque fois qu'elle se montrait en public attifée comme au temps de ses aïeules, et elle paraissait éprouver le plus grand plaisir en voyant la curiosité qu'elle éveillait, surtout parmi les jeunes femmes.

Aussi s'attendait-on à faire des trouvailles extraordinaires lorsque sa succession s'est ouverte, et cette attente a été plus que justifiée. En effet l'inventaire montre que la défunte a laissé, à la grande joie de ses héritiers, la jolie fortune de \$450,000 tant en propriétés foncières qu'en bons du trésor et autres valeurs toutes aussi sûres. Mais les braves magistrats du comté de Berkshire, chargés de faire l'inventaire, ont failli y perdre la tête et finalement, ils ont dû renoncer à faire l'estimation du mobilier et surtout de la garde-robe de la défunte.

La garde-robe, notamment renfermait entr'autres choses, une collection de 50 chapeaux, des différentes modes qui se sont succédées depuis cinquante ans ; 70 châles, également différents et dont plusieurs sont très précieux ; enfin toute une série de toilettes complètes en satin, soie, velours, etc., la plupart de modes oubliées depuis longtemps, y compris pour chaque costumes des ombrelles et des gants assortis. Il y avait, affirme-t-on, dans la garde-robe de miss Peirson de quoi monter une exposition rétrospective et complète de différentes toilettes qui ont été à la mode aux Etats-Unis depuis plus d'un demi-siècle.

Dernier détail, la défunte avait fait collection de tous les flacons, fioles et pots de remèdes qu'elle avait pris pendant sa vie. Il y en avait 300 soigneusement vidés, nettoyés, mais avec leurs étiquettes intactes, et enveloppés chacun dans un magnifique papier blanc satiné.

**A la porte de la chambre.**

*L'huissier, un Monsieur.*

Le monsieur.—Il n'y a plus de place dedans ?  
 L'huissier.—Plus une seule. Mais vous pouvez assister à la séance d'ici. On entend très bien. Attendez. (Des cris épouvantables retentissent.)  
 Le monsieur.—Qu'est-ce que c'est ça ? Il y a une émeute ?  
 L'huissier.—Non, monsieur. Ces cris signifient que la séance est ouverte et qu'un orateur vient de monter à la tribune.  
 Le monsieur.—C'est fort bien, mais que dit-il, l'orateur ? Jamais je ne pourrai entendre son discours de si loin.  
 L'huissier.—Ceux qui sont dans la salle ne l'entendent pas plus que vous, on hurle tout le temps.  
 Le monsieur.—Alors, pourquoi monter-il à la tribune ?  
 L'huissier.—Si personne ne montait à la tribune, il n'y aurait jamais de séance. Il faut que quelqu'un se dévoue. (Nouveaux hurlements.)  
 Le monsieur.—Oh ! oh ! ça s'échauffe.  
 L'huissier.—Pas du tout, c'est l'habitude chaque fois qu'un discours est terminé. Tiens ! il est très bien, son discours.  
 Le monsieur.—A quoi reconnaissez-vous ça ?  
 L'huissier.—Aux hurlements. Il aura du succès demain, l'orateur. Il est surpassé..... (Un bruit analogue à celui du tonnerre retentit.)  
 Le monsieur, faisant un bond en arrière.—Qu'arrive-t-il, mon Dieu ?  
 L'huissier.—Rien. Le député de M..... jnt errompt..... C'est son heure. (Un effroyable tapage ébranle le mur.) On vote..... (Deux vitres éclatent.) On a rejeté un ordre du jour de confiance... Le ministère est par terre.  
 Le monsieur émerveillé.—Vous êtes rudement au courant de la politique, vous, (Bruit lointain de gifles.) Ah !  
 L'huissier.—Les gifles de la fin..... Vous pouvez vous en aller... La séance est levée.

**LA ST. VALENTIN.**

La saint Valentin a passé presque inaperçue cette année à New-York. La coutume qu'avaient jadis les amoureux de s'envoyer ce jour-là, généralement par la poste, des cadeaux plus ou moins comiques, sous formes de cartes enjolivées de dessins, est décidément tombée en désuétude.  
 « Il y a cinq ans encore, a dit le chef du bureau des distributions à la poste, la saint Valentin était un des jours les plus terribles de l'année pour les facteurs de New-York. Aucun écolier ou écolière n'aurait manqué pour rien au monde, d'envoyer quelque "valentin". Mais, cette année nous n'avons pas même été obligés d'employer un seul facteur supplémentaire. Cela tient à ce qu'autrefois les "valentins" consistaient en cartes et petits cadeaux d'une valeur modique, et à la portée de tout le monde.  
 Mais de nos jours on voudrait des souvenirs artistiques ou des cadeaux précieux. Il en est résulté qu'en quelque année l'habitude d'envoyer des "valentins" a été presque abandonnée."  
 Cependant le juge Duffy, qui est célibataire, en arrivant hier matin à la cour de police du Jefferson Market, a trouvé deux valentins sur son bureau. L'un consistait en un Amour monté sur un globe terrestre en or, avec cette légende : "Vous êtes le monde entier pour moi". Le juge a eu un froissement de sourcils qui a fait trembler la plupart des prisonniers. Mais la première personne appelée ensuite à la barre était une jeune femme accusée d'ivrognerie, et le juge en la voyant n'a pu s'empêcher de lui dire : "Eh ! bien, je vous acquitte, si vous me promettez de ne plus vous faire traduire devant moi avant la prochaine Saint-Valentin." La prisonnière a promis et elle a été mise aussitôt en liberté.  
**UN DEMI-MILLION À CROQUER.**  
 John L. Babcock du Michigan, a hérité de son oncle d'un legs de \$500,000 à la condition de se marier avant cinq ans. Il s'est mis en communication avec la plus belle partie du genre humain et a déjà reçu 1,000 réponses de jeunes ou vieilles femmes, demoiselles ou veuves qui s'efforcent à lui sauver cette jolie petite somme. Il commence même à être fort gêné de cette correspondance qui augmente chaque jour, il reçoit à présent environ deux cent lettres à chaque distribution de la poste. Il a dû engager deux secrétaires et un sténographe pour lire ces lettres et y répondre. Comme il tient à faire les choses en règle, et qu'il a du temps devant lui, il exige que chacune des candidates, lui envoie sa photographie. Si par hasard, il dépassait le terme fixé par le testament il ferait quand même une assez belle affaire en revendant ces photographies, à 25 cents l'une dans l'autre.

**LA CHEVRE INTELLIGENTE DE M. GOBEFORT.**



MADAME GOBEFORT, dont le mari vient justement d'arriver du club—Attention, Nanny ; ne tourmente pas trop ton maître, malgré sa cuitte, il fait de son mieux. Pour l'amour de tous les saints ne le bousculé pas de manière à lui faire casser sa bouteille !



**AVIS**

Nous prenons la liberté d'informer nos amis et agents locaux des Etats-Unis du départ de M. Auguste Bouesnel, de Montréal, qui est notre seul AGENT GÉNÉRAL autorisé à prendre et à collecter des abonnements dans les divers centres américains qu'il se propose de visiter.  
 Nous offrons bien cordialement à nos amis nos remerciements anticipés pour les bons services qu'ils voudront bien rendre à notre AGENT GÉNÉRAL afin de lui faciliter sa tâche.

**ROUILLIARD & CIE**

Sorel, P. Q.

**PASSEPARTOUT**

PUBLIÉ PAR

**ROUILLIARD & CIE.**

Éditeurs-Propriétaires.

Abonnement.....\$1.50 par année

**BLOC-BRUNSWICK**

SOREL.

**POUR RIRE.**

Le docteur D..... n'aime pas beaucoup qu'on vienne le déranger dans la nuit, surtout quand il s'est couché tard.  
 L'autre nuit un individu quelconque vient carillonner à sa porte.  
 —Qu'y a-t-il ? s'écrie-t-il en colère.  
 —Docteur ! docteur ! venez vite ! notre femme vient d'avaler une souris !  
 —Eh bien ! dites lui d'avaler un chat et laissez-moi tranquille, fit le docteur en se recouchant.  
 ..  
 A la caserne :  
 —Approximativement, major, quelle heure qu'il est à la vôtre, siou plaît ?  
 —Je suis autant en avance que vous êtes en retard, fusilier ! Observez-vous subscament, ou sans ça je vais vous mettre en règle, moi !!!.....  
 ..  
 G..... passait dans la rue.  
 Une femme qui l'attendait se mit à lui chanter sottises.  
 Elle était accompagnée.  
 G....., sans se troubler, demanda à l'individu qui se trouvait avec elle s'il la connaissait.  
 —Oui, monsieur, lui répondit-il ; c'est ma femme.  
 —Et combien y a-t-il que vous êtes avec elle ?  
 —Dix ans, monsieur.  
 —Vous devez, reprit G..... être bien ennuyé, car il n'y a qu'un quart d'heure que j'y suis, et j'en suis déjà bien las.  
 ..  
 A propos de la résurrection de la pantomime à Paris, on rappelle qu'à force de représenter le personnage maléfisant de Pierrot, en qui s'allient l'ingénieuse méchanceté du singe et tous les vices du biman civilisé, le grand Deburau finit par tomber dans une tristesse mortelle. Sa langueur prit un caractère si alarmant qu'il alla consulter un grand médecin auquel il dépeignit son état.  
 La scène fut tragique.  
 —J'ai tout tenté, dit le malade, pour m'arracher à ce spleen horrible, à ce dégoût désespérant et rien ne m'a réussi !  
 —Bah ! lui répondit le docteur. J'en ai vu de plus atteints que vous et qui se sont fort bien guéris. Il faut combattre cela par le rire. Tenez, une idée : Allez voir Deburau.....  
 A ces mots, l'infortuné Pierrot se leva et dit d'une voix lugubre :  
 —Docteur, je suis Deburau !.....  
 ..  
 Dans un ministère de la rive gauche, un chef du bureau interpellé, d'une voix sévère, un jeune employé.  
 —C'est intolérable, monsieur.....vous ne cessez pas de vous moucher.  
 —J'en conviens, mais je suis affligé d'un rhume de cerveau épouvantable.  
 —Possible.....mais c'est autant de temps que vous dérobez à l'administration !

Boireau à un employé des pompes indocores :  
 —Vous ne travaillez que la nuit, n'est-ce pas, mon ami ?.....Et le jour, que faites-vous ?  
 —Tantôt une chose, tantôt une autre. Pour le moment, je suis pâtissier.  
 ..  
 Fin de lettre :  
 ".....Oui, mon cher ami, la santé de mon oncle m'a donné beaucoup d'inquiétudes ces jours derniers ; mais je suis complètement rassuré maintenant : il est mort."  
 ..  
 A l'exposition des indépendants :  
 —Très bien, mon cher, mes félicitations. Où diable avez-vous croqué ce charmant paysage ?  
 —Près de Chartres.  
 —Alors, c'est un dessin d'après la Beauce ?  
 ..  
 Au dessert, un chansonnier, venait de dire la chanson bien connue du comte de Bonneval :  
 Nous n'avons qu'un temps à vivre, etc.  
 Puis la chanson non moins connue de Désaugiers :  
 Quand on est mort, c'est pour longtemps !  
 Ce diable de X..., dit cadet, à son voisin, il a toujours le petit mort pour rire !  
 ..  
 Au musée du Central-Park. Comstock examine avec un soin incroyable une Vénus de Milo :  
 —Vous ne trouvez pas, lui dit un ami, qu'il manque quelque chose à cette superbe femme ?  
 —Oh ! si.....il lui manque sa robe !  
 ..  
 Un prêtre exhorte un vieil avaré qui va mourir.  
 L'avare reste sourd à toutes les prières.  
 —Ayez confiance en Dieu, mon fils.  
 —Je n'ai jamais eu confiance en personne.  
 —Comment ! vous ne faites pas seulement crédit à la parole de Jésus-Christ ?  
 —Je m'en garderais bien. Comment voulez-vous que je fasse crédit à un fils dont le père ne mourra jamais ?  
 ..  
 C'est l'instant du dessert. On apporte un superbe gâteau sur la table :  
 —J'en veux ! fait Tolor.  
 —Tu n'as plus faim, lui dit le père, et tu ne saurais avaler une bouchée de plus.  
 —Oh ! si papa ! en me tenant debout !  
 ..  
 Tony écrit à son père :  
 "Nous avons terminé l'histoire de la Palestine, de l'Égypte et, enfin, de toute la Scierie."  
 Authentique.

Une annonce à la Cristodoro :  
 PLUS DE CHAUVES !— Une dame âgée, que des infortunes conjugales ont rendue aussi acariâtre que versée en chimie, vient de découvrir un cirage excellent qui imite à la perfection les chevelures les plus abondantes.  
 Pour le croire, il faut le voir.  
 La tête est d'un beau noir,  
 Et l'on se fait la raie  
 Avec un peu de craie !  
 ..  
 Un Harpagon de Marseille est sur le point de marier son fils.  
 —Papa, lui dit le fiancé, tu vas te payer un chapeau neuf à l'occasion de mon mariage. Permette-moi de constater que ton unique couvre-chef a six années d'existence.  
 Le vieux ladre, après maintes hésitations, se décide à faire l'emplette.  
 Arrivé devant la boutique du chapelier, il ouvre la porte, et triomphant, avec le pur accent, il s'écrie :  
 —Hé ! .....bonjour ! ..... c'est encore moi !.....

**Rébus Illustré**

**AVIS :** Les déviseurs sont priés d'adresser leurs lettres comme suit :

Passépartout  
 —Rébus illustré—  
 Sorel, P. Q.

**EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :**

La Sténographie Duployé est contenue dans un cercle.

**ONT RÉPONDU.**

No. 27. L. D. E. Msyer, Ticane Ponais, Montréal ; Fils Brilly, New-Bedford ; B. M. C., Roberval ; Léonide, Fall-River ; Antoinette, St. Jean ; Christine et Malvina, Petite Rivière ; Horace et Anna, Québec ; M. Deschênes, Fraserville.

**RÉBUS N° 29.**

**LUNDI MARDI mercredi VENDREDI SAMEDI**

M. Denis R. Perrault de Montréal, nous envoie le rébus suivant, en Volapük :  
 Glelike binon gased cokikän in kanadän.  
 Nous donnerons la réponse au prochain numéro.